

# Journal le Quotidien

29  
M A I 1921  
Les ANNONCES  
et les ABONNEMENTS  
sont reçus  
71, Grande-Rue, Roubaix  
3, rue Carnot, Tourcoing

Année — N° 149  
Le Numéro  
15 CENTIMES  
BUREAUX  
ET RÉDACTION:  
Roubaix, Grande-Rue, 71  
Tourcoing, rue Carnot, 33  
Abonnements — An — 10 francs  
Paris et Lille — 12 francs  
Etranger — 15 francs  
Délivré par la poste en France

ROUBAIX : Téléph. 1199 ; Latex, 34.

DIRECTRICE : Madame Veuve ALFRED REBOUX

TOURCOING : Téléph. 37

## UN LIVRE qui paraît à son heure

Notre distingué confrère, M. Emile Ferré, vient de publier sous le titre : « Nos étapes de répression en Lithuanie », les souvenirs de sa captivité.

Le 31 décembre 1917, six cents hommes des régions occupées, et quatre cents femmes choisis parmi les notabilités de l'industrie, du commerce, de l'agriculture et des professions libérales recevaient, des commandants allemands, l'ordre de partir le lendemain 1<sup>er</sup> janvier, à 8 heures du matin, les hommes seraient déportés comme otages en Pologne, les femmes seraient envoyées au camp d'Holzheim.

C'est d'abord le voyage dans des wagons à bestiaux, dans une obscurité complète, par une température glaciale, que nous raconte M. Ferré.

Parmi eux des vieillards, des malades, et en particulier un prêtre aîné, dont les 75 ans n'ont pas attendu la poche, et qui s'en va sans un paquet, sans une valise, car on l'a déposé avant le départ.

Ce voyage, décrit avec une sobriété qui met en évidence toutes les douleurs de ce véritable calvaire, vous fait frémir de compassion et d'indignation.

Puis c'est l'arrivée à Mielgany. De grands bâtiments de briques se profilent, ce sont des étables, des écuries, des granges. Est-ce donc là qu'on va parquer les otages ?

Is se regardent avec angoisse, quelques-uns ont pénétré dans les bâtiments, ils en ressortent les yeux agrandis, les traits contractés, les bras tendus.

C'est là, dans ces écuries obscures, dans ces étables, au sol couvert de glace, dans ces granges humides, dans ces réduits sans lumière, qu'il faudra vivre !

Des groupes se forment silencieux, perdus dans leurs sombres méditations.

Les vieillards, que ce voyage douloureux a déjà marqués du signe fatal, se répètent : « C'est la mort ». Et pour beaucoup ce fut la mort, loin des familles, loin de tout.

Sur un grabat jeté par terre, sans draps, sans couvertures, bientôt l'un d'eux se meurt.

Sa figure amaigrie et les yeux brûlés d'un étrange écart à quelque chose d'immatériel. Sa voix sans force, voilée, indistincte, dit des mots qu'elle n'achève pas. De minute en minute son regard se fait plus insistant, comme s'il cherchait des absents, et les absents qu'il cherche, après lesquels soupire tout son être fatigué, c'est tout ce qu'atténue les affres du redoutable passage, c'est l'image du Christ souffrant dont les bras tendus accueillent l'âme qui s'en va.

Et il meurt la nuit, dans un abandon qui est démentaire qu'il est au Calvaire.

M. Ferré nous décrit avec les mêmes détails émouvants, leur vie de chaque jour, l'insuffisance de la nourriture d'ailleurs infecte, l'ignorance dans laquelle ils vivent, plus pénible encore que la faim.

Pendant des mois, il se parient à Mielgany, une lettre de France, ni un paquet. Pour les nouvelles, les otages en sont réduits aux journaux allemands qu'on leur permet en échange de leur d'entre eux en fait la traduction et commente les faits. Entre les lignes il faut chercher les détails qui manquent, interpréter les faits les plus étonnants, les ramener au diapason de l'âme française. Et de toutes ces nouvelles truquées, amplifiées, il faut forger de l'espérance. Que de détails consolants à côté de tant de douleurs, de tant de cruautés. Avec un tact exquis, un bon talent d'écrivain, M. E. Ferré met son beau talent d'écrivain à la disposition de son courage admirable, la discipline morale, de ses compagnons d'exil.

Relevant hommage à chacun, l'auteur publie ses propres souffrances pour nous apitoyer sur le sort des malades, et son âme d'artiste nous promène parmi les paysages de cette Lithuanie que les habitants s'intéressent à leur sort malheureux.

C'est ainsi que M. Ferré nous montre Guibaut, qui commente les nouvelles, et avec quelle foi patriotique, M. l'abbé Leduc, l'un des moins plus réconfortants orateurs, dont les éloquentes sermons exaltaient magnifiquement l'armée.

Mais la mort fait son œuvre : le 4 juin, les otages conduisent au cimetière, distant de deux kilomètres, à l'ombre de la petite église, leur vingt-deuxième mort; ses camarades l'ont porté à travers la campagne, et sur le cercueil les amis ont apporté des fleurs qui rappellent les cils et l'aspect des otages. Dans ce modeste cimetière, tous les otages se sont donné rendez-vous pour l'obédience, et Vittini, s'adressant à la pauvre victime de la barbarie allemande, termine ainsi son discours : « Toi aussi, tant qu'il t'a été possible, tu as animé tes forces en exaltant les vertus de ta race, tu as cherché l'air, la lumière et l'espérance en chantant l'impérissable beauté de la France ».

Tout le livre serait à citer.

M. Martin-Mamy, dans son livre intitulé « Ombres et tristesses et les crûtes de l'occupation » dans le livre qu'il vient de publier, M. E. Ferré nous décrit, avec quel talent ! le martyre des déportés.

Mais ce qui est dégage de tout le récit de M. E. Ferré, c'est cet amour de la France, cette foi profonde dans le triomphe final, et ces nobles vertus de la race française qui, à Ferré, ont gagné des batailles.

Le livre de M. E. Ferré paraît à son heure, au moment où la nation coupable veut échapper à son châtiement, il constitue un acte d'accusation accablant et un enseignement précieux.

Ce livre, d'un si poignant intérêt, aura sa place toute indiquée dans nos écoles et dans nos familles.

M<sup>re</sup> REBOUX.

## LE PARTAGE DE LA HAUTE-SILÉSIE UN PROJET DE SOLUTION PROVISOIRE

La question du tracé définitif de la frontière de Haute-Silésie va entrer dans une phase de négociations actives : le débat institué devant la Chambre française sur la politique extérieure du gouvernement est terminé, et l'on peut envisager, dans un délai plus ou moins rapproché, la réunion du Conseil suprême qui dénouera — ou tranchera — le grand gordien haut-silézien.

Les Alliés se trouvent actuellement en présence d'un projet de solution provisoire, suggéré par l'Angleterre et l'Italie qui aurait pour but de faciliter le maintien de l'ordre dans les territoires en limitant la mission des troupes de l'Entente : ce projet consisterait à attribuer d'ores et déjà à la Pologne et à l'Allemagne les districts où les majorités polonaise et allemande se sont respectivement affirmées sans contestation possible et à laisser les districts litigieux (qui comprennent presque tout le bassin industriel) sous le contrôle de l'Entente, jusqu'à ce qu'une enquête approfondie menée par des techniciens qualifiés ait permis de statuer sur leur sort.

La conférence des ambassadeurs — à laquelle sont soumis tous les rapports émanant de la haute commission d'Oppeln — a été déjà occupée de cette proposition et n'a pas retenu ; mais nos alliés reviennent à la charge. Il est à souhaiter que le gouvernement français réussisse à faire adopter la proposition dont il s'agit, car ses inconvénients sont aux yeux ; elle ajournerait en effet « sine die » la solution définitive qu'il s'impose et diminue, par l'attribution immédiate à la Pologne de deux districts miniers, le pourcentage des voix polonaises dans l'ensemble du bassin.

## La nouvelle tenue des généraux italiens



LE GÉNÉRAL BERDOULAT gouverneur de Paris

Paris, 28 mai. — La délégation militaire envoyée en France, par le gouvernement italien, à l'occasion de la pose de la première pierre du monument de Bligny (Marne), élevé à la mémoire des soldats italiens morts pendant la guerre, est arrivée ce matin, à 10 heures, à la gare de Lyon.

La délégation apporte le drapeau du 50<sup>e</sup> régiment d'infanterie italienne. L'un des onze régiments qui participèrent aux opérations sur le front français.

UNE RÉCEPTION A LA GARE DE LYON

Sur le quai de la gare de Lyon, étaient venus saluer les délégués italiens, le commandant Fontana, représentant le Président de la République, M. de Saint-Jouan, représentant le Président du Conseil, le général Lebon, représentant le ministre de la Guerre, le général Buiat, chef de l'état-major général de l'armée, etc.

De nombreuses associations et groupements italiens étaient venus avec leurs drapeaux, saluer au passage les délégués italiens.

Une compagnie du 80<sup>e</sup> d'infanterie française, avec musique et drapeau, sous les ordres du colonel Bin, commandant le régiment, rendait les honneurs à l'extérieur de la gare.

Siège descendus du train et après un échange de saluts et les présentations, le général Albrici et les officiers qui l'accompagnent, passent en revue la compagnie du 80<sup>e</sup> régiment d'infanterie qui présente les armes. Après quoi, ils se placent aux côtés des personnalités présentes. Alors défilent le drapeau italien et sa garde, cependant que la compagnie française rend les honneurs et que la musique exécute « l'Hymne italien » et « la Marseillaise ».

UN DÉFILÉ

Un cortège se forme alors. En tête vient la musique, derrière laquelle suivent, à cheval, côte à côte, fraternellement, les deux colonels italien et français des deux régiments. C'est ensuite les drapeaux et la compagnie du 50<sup>e</sup> qui ferme la marche.

A l'extérieur de la gare et sur le parcours du cortège, la foule est nombreuse.

On salue au passage les drapeaux. Des acclamations se font entendre. Il en est ainsi jusqu'à la caserne de Reuilly, où le 80<sup>e</sup> italien sera logé pendant son séjour à Paris.

Le cortège militaire parti, les officiers italiens, accompagnés de leurs camarades français, ont pris place dans des automobiles qui ont été conduites dans les hôtels où leurs logements ont été préparés.

## A la mémoire des soldats italiens tombés en France

### L'arrivée à Paris d'une délégation militaire italienne

Paris, 28 mai. — La délégation militaire envoyée en France, par le gouvernement italien, à l'occasion de la pose de la première pierre du monument de Bligny (Marne), élevé à la mémoire des soldats italiens morts pendant la guerre, est arrivée ce matin, à 10 heures, à la gare de Lyon.

La délégation apporte le drapeau du 50<sup>e</sup> régiment d'infanterie italienne. L'un des onze régiments qui participèrent aux opérations sur le front français.

UNE RÉCEPTION A LA GARE DE LYON

Sur le quai de la gare de Lyon, étaient venus saluer les délégués italiens, le commandant Fontana, représentant le Président de la République, M. de Saint-Jouan, représentant le Président du Conseil, le général Lebon, représentant le ministre de la Guerre, le général Buiat, chef de l'état-major général de l'armée, etc.

De nombreuses associations et groupements italiens étaient venus avec leurs drapeaux, saluer au passage les délégués italiens.

Une compagnie du 80<sup>e</sup> d'infanterie française, avec musique et drapeau, sous les ordres du colonel Bin, commandant le régiment, rendait les honneurs à l'extérieur de la gare.

Siège descendus du train et après un échange de saluts et les présentations, le général Albrici et les officiers qui l'accompagnent, passent en revue la compagnie du 80<sup>e</sup> régiment d'infanterie qui présente les armes. Après quoi, ils se placent aux côtés des personnalités présentes. Alors défilent le drapeau italien et sa garde, cependant que la compagnie française rend les honneurs et que la musique exécute « l'Hymne italien » et « la Marseillaise ».

UN DÉFILÉ

Un cortège se forme alors. En tête vient la musique, derrière laquelle suivent, à cheval, côte à côte, fraternellement, les deux colonels italien et français des deux régiments. C'est ensuite les drapeaux et la compagnie du 50<sup>e</sup> qui ferme la marche.

A l'extérieur de la gare et sur le parcours du cortège, la foule est nombreuse.

On salue au passage les drapeaux. Des acclamations se font entendre. Il en est ainsi jusqu'à la caserne de Reuilly, où le 80<sup>e</sup> italien sera logé pendant son séjour à Paris.

Le cortège militaire parti, les officiers italiens, accompagnés de leurs camarades français, ont pris place dans des automobiles qui ont été conduites dans les hôtels où leurs logements ont été préparés.

## Libres x x x SER VIR

### Propos

J'entends partout les mêmes doléances : On ne trouve plus à se faire servir. Mais déjà Beaumarchais n'écrivait-il pas : « Aux vertus qu'on exige des domestiques y a-t-il beaucoup de maîtres qui seraient dignes d'être valets ? »

La crise des gens de maison ne serait-elle pas plutôt le signe des maîtres ?

« Les bourgeois se plaignent de ne plus trouver de serviteurs. Ceux-ci se plaignent, à leur tour, de ne plus rencontrer de maîtres ; j'entends par là de personnes ayant les qualités requises pour commander. »

Commander n'est pas à la portée de tout le monde.

La femme d'un nouveau riche, mollement étendue sur un lit qu'elle a voulu pareil à celui de Louis XIV et entouré, comme à Versailles, d'une balustrade en bois doré, songe à chaque instant sa femme de chambre. Elle lui donne ses ordres en parlant d'elle-même à la troisième personne : « Apportez le déjeuner de Madame, les gants de Madame, Sortez le chien de Madame. »

Combien cette prétention ridicule est loin de la simplicité élégante dont les anciens usaient avec leurs serviteurs et dont, au Musée du Louvre, malade stèle funéraire nous offre le témoignage ! Ces bas-reliefs nous présentent le père, la mère, les enfants, et, mêlés à eux, les serviteurs. L'un apporte un bûche, l'autre un miroir, ouvre un coffret. Quelle était la situation des serviteurs dans l'ancienne France ? Beaucoup plus agréable assurément que celle d'aujourd'hui, si l'on veut bien faire abstraction de quelques soufflets, de quelques coups de bâton auxquels on n'attachait pas une importance exagérée.

Ce qui est certain c'est qu'il existait, à cette époque, une bonhomie plus cordiale et une conscience plus avertie chez les maîtres et les serviteurs. Qu'on lise à ce sujet les recommandations du seigneur Pierre de Roubaix à sa jeune femme, le livre du Prince de Conti sur les « Devoirs des Grands », les « Instructions chrétiennes pour les Pauvres et en particulier pour les serviteurs et servantes », publiées en 1743.

S'il est vrai que le théâtre est le miroir et la représentation de la vie, les domestiques tenaient dans la famille, avant la Révolution, une grande place. Il n'est guère de comédie de Molière où ne figure un personnage à la solde du maître, toujours prêt à prendre la parole et à s'installer au premier plan. Qu'il s'appelle Scapin, Mascarille, ou Scapin, il est là pour représenter le peuple et pour exprimer les idées populaires, il défend la tradition contre les modes nouvelles, la race contre les idées d'importation étrangère, l'amour et la jeunesse contre les pulsances d'argent et les égolames séniles. A tout propos il prodigue les conseils que le maître écoute patiemment. Les servantes, surtout, ont un franc-parler, une liberté de langage et d'allure qu'on ne tolérerait pas sous notre régime.

troublé le républicain soi-disant démocratique et fraternel.

Molière, dans sa vie privée, supportait assez patiemment les défauts de ses domestiques si l'on tient pour véritable l'anecdote suivante. L'auteur du Misanthrope avait, nous dit-on de ses biographes, un serviteur avec lequel il conduisait le soin de l'habiller. « Un matin que cet homme le chaussait, il mit un de ses bas à l'envers. Ce bas est à l'envers, dit gravement Molière. Attendez, tout ce salet le grand par le haut, et en défilant la jambe de son maître, par ce bas à l'envers. Mais comptant ce changement pour rien, il enfonce son bras dedans, le retourne pour chercher l'envers, et l'envers revenu dessus, il recharge Molière. Un tel, lui dit celui-ci encore froidement, ce bas est à l'envers. Le domestique qui le vit avec surprise, reprend le bas, et fait le même exercice que la première fois, et s'ingéniant avoir réparé son peu d'intelligence, il change son maître avec confiance. Mais qu'il mande convuls se trouvant toujours dessous : « Ob parbleu ! c'en est trop, s'écria Molière : Ce maraud me chaussera éternellement à l'envers. Ce ne sera jamais qu'un sot quelque métier qu'il fasse ! »

Il n'est guère de la servante au rôle de suivante. Personnage indispensable de la tragédie, elle est la confidente qui reçoit les pensées les plus intimes de son maître, qu'elle sur elle, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on revenait, avec une patience inlassable, soigner ce malade fantasque, tendre et irrité, qui après une longue agonie devait expirer dans ses bras.

Or Musset était un délicieux génie et celle qui prit son service près de lui avait cette compensation de sentir sur son front, devant la postérité, un peu de l'aurore du poète. Mais quelle satisfaction terrestre pourrait-elle attendre cela-là qui ont vu leur jeunesse et leur vie, le nous en la comédie. Elle est avec l'héroïne sur le pied de la plus noble familiarité.

Alfred de Musset dans ses dernières années abandonné par sa famille, par ses maîtres, fut soigné avec une délicatesse infinie par une fille du peuple, une ouvrière à la journée, Adèle Collin. L'illustre auteur des « Nuits » lui écrivait : « J'ai en les premiers atteintes de mes délirés, toi seule les connais, viens, ne m'abandonne pas. » Et la pauvre servante venait, on